

De l'infinitive de perception dans la pratique traductologique¹

On the translation of the infinitive clauses introduced by a perception verb

Fabrice Marsac

Université d'Opole, Pologne, Université Matej Bel de Banská Bystrica, Slovaquie
fmarsac@uni.opole.pl

Witold Ucherek

Université de Wrocław, Pologne
witold.ucherek@uwr.edu.pl

Magdalena Dańko

Université d'Opole, Pologne
mdanko@uni.opole.pl

Abstract

The subject of the study are the infinitive subordinate clauses (ICP). These infinitive structures, introduced by a perception verb like *voir* ('see'), *regarder* ('watch'), *entendre* ('hear'), *écouter* ('listen') and *sentir* ('smell'), are composed of two complements: a noun phrase and a verb infinitive (*j'entends les oiseaux chanter* 'I hear birds sing'). We are interested in ICP in a French-Polish traductological perspective. As this structure, so widespread in French, is not to be found in Polish, this Slavic language offers

¹ Article réalisé dans le cadre du Programme bilatéral Polonium 2019 n° PPN/BIL/2018/1/00181 – « On the translation of French perception structures into Polish », mis en œuvre et financé par l'Agence nationale pour l'échange académique (Narodowa Agencja Wymiany Akademickiej – NAWA) en Pologne et par les Ministères de l'Europe et des affaires étrangères (MEAE) et de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation (MESRI) en France.

at least eight different ways of translating it (observed in the corpora), the most frequent of which turns out to be the *jak P* ('as P') structure (**słyszę ptaki śpiewać/śpiewać ptaki* 'I hear birds sing/I hear sing birds'; *słyszę, jak ptaki śpiewają/śpiewają ptaki*, literally 'I hear as birds sing/sing birds'). Even though we regularly come across this linguistic phenomenon in our profession (we teach French to Polish bachelor students), there is one basic issue that intrigues us: how do the translators choose one of the eight available structures in their native language? Are their choices random, or linguistically constrained? To answer this thorny question, we have decided to adopt as a theoretical framework (adapting them to ICP) the research tools proposed by Professor Eugeniusz Ucherek (University of Wrocław, Poland, 1982), who originally constituted a method of contrastive French-Polish analysis of prepositions.

Keywords: infinitive subordinate clause, verbs of perception, translation, traductology, linguistic constraints, Eugeniusz Ucherek (University of Wrocław, Poland), method of contrastive analysis (French-Polish)

1. INTRODUCTION

Nous prenons pour objet d'étude l'Infinitive de Compte rendu de Perception (ICP) (1a), suivant la terminologie de Marsac (2010). Cette construction infinitive, régie par un verbe de perception (V1) comme *voir, regarder, entendre, écouter* ou *sentir*, se compose d'un syntagme nominal (SN2) et d'un verbe à l'infinitif (V2), avec cette particularité bien connue que SN2 constitue à la fois le complément – syntaxique – du verbe principal (1b) et le sujet – sémantique – de l'infinitif (1c), aucune autre configuration sémantique n'étant envisageable dans ce type de site (1d-f) :

- (1) (a) J'entends les oiseaux chanter.
 (b) Je les entends chanter.
 (c) SN₁₁ V1 [SN₂₂ V2]_{ICP}
 (d) ??? SN₁₁ V1 [SN₂₁ V2]_{ICP}²
 (e) ??? SN₁₁ V1 [SN₂₁₊₂ V2]_{ICP}
 (f) ??? SN₁₁ V1 [SN₂_x V2]_{ICP}

Le cadre dans lequel nous nous intéresserons ici à l'ICP est celui de la traduction, en l'occurrence du français vers le polonais. Cette structure, si commune en français, n'existant pas en polonais, en effet, quel que soit l'ordre, du reste, dans lequel s'enchaînent SN2 et V2 (2), le polonais ne compte pas moins de huit traductions différentes effectives (c'est-à-dire observables dans les corpus), dont la plus fréquente s'avère la structure *jak P* (3) :

² Comme nous l'a dûment fait remarquer l'un de nos évaluateurs anonymes, le profilage sémantique en question n'est pas strictement impossible ; ainsi, quelqu'un pris de remords après une dispute conjugale, par exemple, pourrait confier, en effet : « je m'entends encore lui dire que je ne l'aime plus ! » ; « je m'entends encore lui dire : *je ne t'aime plus !* ». De notre point de vue, cependant, ces emplois, rarissimes, relèvent plus de mondes possibles que de possibilités intrinsèques aux structures engagées.

- (2) (a) J'entends les oiseaux chanter/chanter les oiseaux.
 (b) *Słyszę ptaki śpiewać/śpiewać ptaki.
- (3) Słyszę, jak ptaki śpiewają/śpiewają ptaki.

Bien que régulièrement confrontés à ce fait de langue dans le cadre de notre profession (notamment quand nous enseignons le français pratique à des étudiants polonais de licence), deux points centraux (dans une liste d'interrogations bien plus longue) continuent de nous intriguer : (a) comment le traducteur choisit-il, concrètement, parmi les huit structures à disposition dans sa langue maternelle : procède-t-il au hasard ou ses choix sont-ils contraints linguistiquement ? ; (b) la structure polonaise *jak P*, de loin la plus sollicitée dans nos relevés, possède-t-elle effectivement les caractéristiques – si nombreuses et particulières – de l'ICP française ?

L'hypothèse que nous faisons à ce sujet est que la langue polonaise offre beaucoup trop de solutions différentes (au moins huit) pour que la sélection du traducteur soit opérée au hasard ; toutes ces structures ne peuvent pas être (sémantiquement) équivalentes, en effet, sans compter que suivant la présente étude de corpus (3), en termes de fréquence, le taux de sortie de *jak P* (environ 50%) est bien trop supérieur à celui de toutes les autres constructions confondues (*gdy P*, *kiedy P*, *że P*, etc.), lequel oscille entre 5 à 9% maximum. En d'autres termes, nous sommes persuadés que le traducteur est contraint linguistiquement ; reste à savoir comment.

Afin de répondre à cette question épineuse, nous avons choisi de prendre comme cadre théorique, en l'adaptant à l'ICP, le protocole traductologique du Professeur Eugeniusz Ucherek (Université de Wrocław, Pologne, 1982), lequel, à l'origine, établissait une méthode d'analyse contrastive (français-polonais) des prépositions.

Chemin faisant, nous poursuivrons deux objectifs principaux : établir la typologie (tant que faire se peut complète), d'une part, des différentes constructions polonaises pouvant correspondre à l'ICP française et montrer, d'autre part, suivant le protocole Ucherek, quels types de contraintes linguistiques exactement sont susceptibles de peser sur le traducteur lors du passage au polonais.

Nous procéderons, traditionnellement, en trois temps : après avoir résumé, en guise d'état de la question, les spécificités sémantico-cognitives notables de l'ICP (1), nous présenterons notre corpus d'étude et détaillerons notre protocole expérimental (2) avant que de livrer nos premières observations et les premiers résultats obtenus dans le cadre de cette recherche au long cours (3).

2. L'INFINITIVE DE PERCEPTION EN DEUX MOTS

Nous présenterons ici l'ICP en répondant respectivement à ces deux questions : comment le percevant a-t-il acquis, enregistré sa perception, d'une part (1.1), et qu'a-t-il précisément perçu, d'autre part (1.2) ?

Ce faisant, nous confronterons systématiquement l'ICP à ses deux principales concurrentes en français, à savoir la Relative de Compte rendu de Perception (RCP) et la complétive *que* P, ce qui permettra, *in fine*, de mieux cerner les spécificités sémantico-cognitives propres à chacune des structures de ce trio perceptif.

2.1. Du mode de perception

D'après la littérature, en convoquant une ICP ou une RCP, un Locuteur/Scripteur (L/S) rend compte d'événements qu'il a directement perçus par les sens (la vue, l'ouïe, le toucher ou le goût), sans que cette perception ait été filtrée, interrogée par la raison. Avant tout sensoriel, ce mode de perception relève ainsi du Compte Rendu de Perception Directe (CRPD) :

Nous appellerons compte rendu de perception directe [...] une phrase dont le verbe principal est un verbe de perception et qui rapporte la perception directe, non médiée par une activité cognitive, d'un thème. [...] Deux types ontologiques sont susceptibles d'être stimulus dans un CRPD, à savoir les entités et les procès (Miller et Lowrey, 2003, p. 140).

Avec *que* P, à l'inverse, la perception serait de nature épistémique : médiée par un raisonnement inférentiel ou déductif, elle serait analysée et consciente – donc indirecte. Cette fois-ci, autrement dit, le L/S ne rendrait compte d'événements dont il n'a perçu que des indices, des traces dans la réalité, et qu'il entendrait reconstituer : « the interpretation can consist [...] in the awareness of a state of affairs not directly seen but deduced from something the experienter has seen » (Schepping, 1985, p. 137). D'où l'opposition :

- (4) Je vois que vous avez bien révisé votre cours de sémantique, Monsieur !
- (5) Je ne vous ai pas vu réviser votre cours de sémantique, Monsieur !

En effet, si le L/S de (4) pourrait être un enseignant, qui, prenant acte de la mauvaise note de son étudiant au partiel de sémantique, en conclurait que celui-ci ne s'est pas dûment préparé et le lui ferait remarquer, de manière ironique, au moment de lui remettre sa copie en main propre, le L/S de (5), quant à lui, serait plutôt un surveillant, qui, ayant constaté l'absence dudit étudiant à la permanence où celui-ci était pourtant censé se préparer à l'examen de sémantique à venir, le lui ferait remarquer *viva voce* quand il le verrait la fois d'après.

Or, de cette différence cognitive fondamentale (perception directe, sensorielle, non médiée *vs* indirecte, épistémique, médiée) naissent bien d'autres spécificités, susceptibles, de plus, d'avoir une incidence sémantique importante sur la production (dont l'instance représentative est le L/S) comme sur la réception (dont l'instance

représentative peut être l'auditeur, l'interlocuteur ou le lecteur) de l'énoncé. Voici, à nos yeux, la plus importante d'entre elles :

(6) Pierre a vu un éléphant rose tomber du ciel.

(7) ??? Pierre a vu qu'un éléphant rose tombait/était tombé du ciel.

Contrairement à ce qui est laissé entendre s'agissant de l'éléphant rose évoqué ici et là, le triple point d'interrogation de (7), lui, ne tombe pas du ciel ; pourquoi ? La réponse tient en trois lettres, celles du complément « que », dont la présence (l'actualisation en discours) présuppose, en effet, que le L/S valide la vérité du contenu de perception ainsi posé – soit qu'un éléphant rose est tombé du ciel et que cela a été vu par Pierre, effectivement. Aussi, deux voies de compréhension/interprétation différentes s'ouvrent au récepteur, quel qu'il soit, de cet énoncé : soit il considère que le L/S de (7) n'est pas sain d'esprit qui s'engage intellectuellement en assumant une proposition qui ne l'est pas (dans le monde qui le nôtre, en effet, des éléphants de couleur rose ne tombent pas du ciel), soit il décide de lui accorder malgré tout sa confiance mais doit, alors, trouver – impérativement – au moins un monde possible, c'est-à-dire une explication rationnelle plausible, à ce phénomène pour le moins inattendu et imprévisible ; ainsi ôterions-nous nous-mêmes les points d'interrogation de (7) si nous posions, par exemple, que le L/S y évoque une situation, un événement où son jeune fils (Pierre) regardait un dessin animé (de ceux d'aujourd'hui) dans lequel un éléphant habillé d'une tunique rose tombait/était tombé d'un avion transportant des animaux de cirque :

(7) (b) Mon petit Pierre a hurlé de tristesse quand il a vu qu'un éléphant rose tombait/était tombé du ciel : voilà pourquoi je déconseille vivement ce (type de) dessin animé pour les enfants de son âge !

Par l'emploi de *que*, la volonté du L/S de (7b) pourrait être de souligner, en effet, que son fils, qui n'a pas encore, du fait de son jeune âge, le recul suffisant pour faire la différence entre la fiction et la réalité, a véritablement cru qu'un éléphant rose tombait/était tombé du ciel, d'où sa réaction émotionnelle intense. Avec l'ICP de (6), en revanche, l'absence (à tout le moins la non-actualisation en discours) de mot subordonnant fait que le problème précédent de validation de la vérité du contenu de perception par le L/S n'a plus cours, d'où l'acceptabilité – linguistiquement inattaquable – de l'énoncé : le L/S ne s'engageant plus intellectuellement en assumant une proposition qui ne le serait pas, en effet, le récepteur, armé de sa connaissance théorico-empirique du monde (où des éléphants de couleur rose n'existent pas plus qu'ils ne tombent du ciel), ne cherchera plus, cette fois-ci, d'explication rationnelle plausible à l'invraisemblable contenu de perception ainsi livré mais tendra, de lui-même, à penser que le Pierre en question, au choix, n'était pas dans son assiette ce jour-là, que c'est un plaisantin ou un menteur ou, encore, qu'il n'est tout simplement

pas sain d'esprit. Et c'est ainsi qu'un énoncé comme celui de (6) semble équivaloir tacitement, c'est-à-dire de manière non marquée, à d'autres où le L/S prendrait explicitement ses distances (quels que soient les moyens linguistiques employés : mots lexicaux ou grammaticaux, éléments de ponctuation, signes diacritiques et/ou constructions syntaxiques) par rapport au contenu de perception évoqué, tels que :

- (6) (b) Pierre « a vu un éléphant rose tomber du ciel ».
- (c) Pierre aurait vu un éléphant rose tomber du ciel.
- (d) Pierre dit avoir vu un éléphant rose tomber du ciel.
- (e) Pierre dit qu'il a/aurait vu un éléphant rose tomber du ciel.
- (f) Pierre, mais c'est Pierre/on le connaît, a vu un éléphant rose tomber du ciel.

Précisons encore, pour finir, que le non-engagement du L/S avec l'ICP et son engagement, au contraire, avec *que* P se vérifieront aisément, entre autres, dans la possibilité qu'aura toujours celui-ci de reprendre lui-même son énoncé pour le rectifier dans le premier cas (6g) mais jamais dans le second (7c) :

- (6) (g) Pierre a vu un éléphant rose tomber du ciel mais il ne s'agissait que d'une montgolfière qui redescendait à vive allure.
- (7) (c) ??? Pierre a vu qu'un éléphant rose tombait/était tombé du ciel mais il ne s'agissait que d'une montgolfière qui redescendait à vive allure.

2.2. De l'objet de perception

S'agissant, maintenant, de la question de savoir ce que le percevant a précisément perçu, si l'ICP et la RCP mettent toutes deux en scène un événement, un procès, c'est-à-dire un objet de perception dynamique, évolutif, en devenir, l'ICP, d'un côté, en prend en quelque sorte les protagonistes sur le fait qui les saisit dans le vif de l'action : « ce que l'on perçoit, c'est à la fois l'entité désignée par l'objet direct du verbe de perception [...] et le procès dans lequel cette entité est impliquée » (Miller et Lowrey, 2003, p. 159), alors que la RCP, de l'autre côté, (con)centre, focalise d'abord la perception sur les protagonistes eux-seuls (qui en constituent ainsi le foyer) avant que de l'ouvrir, l'élargir, la diffuser au procès dans son ensemble : « *A voit B qui...* always presents B as seen *in the midst of activity* (or state) ; it describes a visual impression in which B is the focal point, the center of an irradiating activity » (Hatcher, 1944, p. 279). En d'autres termes, c'est un peu comme si la RCP filmait la scène en plan serré tout en procédant lentement à un zoom arrière, alors que l'ICP en présenterait un cliché, c'est-à-dire un instantané photographique, en plan large. D'où la nouvelle opposition qui suit, où le blocage sémantique de l'exemple (9) semble bien résulter de ce que le verbe *explorer*, qui dénote un événement à la fois fulgurant et destructeur, voire anéantisiteur, de l'objet-siège (ici

un pétard), empêche la RCP de procéder au (lent) zoom arrière que son emploi est pourtant censé induire :

(8) Le pétard en question, je l'ai vu lui exploser dans la main !

(9) ??? Le pétard en question, je l'ai vu qui lui explosait dans la main !

Une telle variation de la focale pendant la prise de vue aurait demandé, en effet, que le spectateur de la scène (en l'occurrence le L/S) pût d'abord voir le pétard en plan serré – mais alors que celui-ci avait déjà commencé d'exploser (première impossibilité) – avant de le voir en train d'exploser/explosant en plan large (deuxième impossibilité). Notons encore, s'il en était besoin, que le blocage sémantique ici évoqué s'entend – comme cela est d'ordinaire le cas en linguistique fondamentale – par défaut, c'est-à-dire dans le monde réel (ou habituel), et qu'il suffirait donc, comme toujours, d'un monde possible pour que fût levée l'entrave : ainsi l'exemple (9) deviendrait-il (plus) acceptable, en effet, s'il était posé comme contexte, par exemple, que le L/S (un médecin) y évoque une situation, un événement (l'explosion d'un pétard dans la main d'un manifestant) dont il aurait pris connaissance à partir du visionnage (au ralenti et avec l'effet de zoom arrière convenant) du film de l'accident.

Or, de cette autre différence cognitive fondamentale (focalisation sur l'événement vs le(s) protagoniste(s) puis la situation) naissent également bien d'autres spécificités, susceptibles, elles aussi, d'avoir une retombée sémantique importante tant sur la production que sur la réception de l'énoncé. En voici, pêle-mêle, quelques-unes parmi les plus remarquables. D'abord, dans le cadre d'une RCP, l'attention du récepteur (quel qu'il soit) se portera en priorité sur le(s) protagoniste(s), d'où la note de romantisme émanant de l'exemple (10), où le narrateur-metteur en scène donne à voir au lecteur-spectateur, comme dans un *travelling* de cinéma au ralenti, que et combien le futur époux est visuellement concentré sur sa future épouse bien plus que sur la course à laquelle celle-ci se livre pour le rejoindre – effet de prise de vue à champ embrassé progressivement agrandi que l'ICP, quant à elle, ne semble guère en mesure de reproduire (11) :

(10) Le futur époux la regardait qui courrait vers lui dans sa robe immaculée.

(11) Le futur époux la regardait courir vers lui dans sa robe immaculée.

Contrairement à la RCP, ensuite, l'ICP permet de modifier l'ordre de (ce qu'il adient dans) la réalité (*de re*) pour la présenter, en discours (*de dicto*), de manière contre iconique :

(12) Je fus convoquée dans le bureau de monsieur Omochi [...]. Quand je pénétrai dans l'antre du vice-président, je vis monsieur Tenshi assis sur une chaise. [...] Mais vint un moment où l'obèse lui dit : – Vous n'avez jamais eu d'autre but que de saboter la compagnie ! [...]. Je me jetai sous le flot grondant des cris du vice-président :

– [...]. Je suis l'unique responsable. J'eus juste le temps de voir le regard effaré de mon compagnon d'infortune se tourner vers moi. Dans ses yeux, je lus : « Taisez-vous, par pitié ! » – hélas, trop tard (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, Le Livre de Poche, 1999, p. 43-46).

Si l'on soutenait que dans le cadre d'une ICP, seul SN2 (i.e. le(s) protagoniste(s) du procès dénoté par V2) constituait l'objet de perception de V1, cela impliquerait pour l'exemple (12), concrètement, que la narratrice aurait vu « le regard effaré de [son] compagnon d'infortune » avant que ce dernier ne se tournât vers elle. Or, attendu qu'il n'est jamais fait mention dans l'œuvre de l'éventuelle présence de miroirs dans le bureau de monsieur Omochi, que « se tourner vers moi » implique que le regard de monsieur Tenshi n'était pas jusque-là dirigé vers la narratrice, que *voir le regard de quelqu'un* implique de voir – d'une façon ou d'une autre – les yeux de la personne et que l'absence d'indications scéniques ne permet pas de situer spatialement la narratrice avec suffisamment de précision par rapport à messieurs Omochi et Tenshi : comment, dans la réalité qui est la nôtre, la narratrice aurait-elle pu voir le regard effaré de son compagnon d'infortune avant que celui-ci ne se tournât vers elle ?³ D'aucune manière, bien entendu : il ne s'agit là que d'un tour de passe-passe visuel, celui de la contre-iconicité, dont seule l'ICP, qui sert à rendre compte d'un événement, d'une situation dans sa globalité (i.e. le procès avec son/ses protagoniste(s), soit SN2 + V2), a le secret en français ! Il n'y a qu'à voir, d'ailleurs, ce que la RCP (avec son effet de prise de vue à champ embrassé progressivement agrandi) donnerait dans ce contexte-là :

(13) ??? J'eus juste le temps de voir le regard effaré de mon compagnon d'infortune qui se tournait/tourna vers moi.

Enfin, comme l'a montré Kleiber (1988, p. 90-93), l'ICP est capable d'évoquer un événement prenant place dans un monde possible, soit potentiel ou contrefactuel (14-20), alors que la perception et le perçu relatifs à la RCP ne semblent pouvoir prendre place que dans le monde réel, factuel, contingent (21-27) :

- (14) Tu le verras pleurer.
- (15) Paul ne l'a pas vu pleurer.
- (16) Est-ce que Paul l'a vu pleurer ?
- (17) Paul doit/peut/veut/croit le voir pleurer.
- (18) Si Paul voit Pierre pleurer...

³ Ajoutons, s'il en était besoin, que dans la culture japonaise, on ne regarde pas l'Autorité dans les yeux, à plus forte raison lorsque celle-ci crie sa colère : il y a donc toutes les raisons de penser que, dans la scène en question, le pauvre monsieur Tenshi avait – en plus – la tête baissée avant que de se tourner vers son effrontée de collègue (la narratrice).

- (19) Si je l'avais vu pleurer, je l'aurais consolé.
- (20) Je regrette de la voir pleurer.
- (21) *Tu le verras qui pleurera/qui pleure.
- (22) *Paul ne l'a pas vu qui pleurait.
- (23) *Est-ce que Paul l'a vu qui pleurait ?
- (24) *Paul doit/peut/veut/croit le voir qui pleure.
- (25) *Si Paul voit Pierre qui pleure...
- (26) *Si je l'avais vu qui pleurait, je l'aurais consolé.
- (27) *Je regrette de la voir qui pleure.

3. CORPUS D'ÉTUDE ET PROTOCOLE EXPÉRIMENTAL

Après avoir rappelé, en guise d'état de l'art, quelques-unes des spécificités sémantico-cognitives de l'ICP parmi les plus remarquables, passons, maintenant, à la présentation détaillée de notre corpus d'étude (2.1) ainsi que du protocole expérimental de notre recherche (2.2).

3.1. Corpus d'étude

À ce stade, notre corpus est à la fois en cours de prélèvement et d'analyse : plus précisément, 1113 items ont d'ores et déjà été amassés (sur les 5000 que nous escomptons pour l'étude complète) et 785 analysés.

Dans la pratique, nous choisissons les œuvres à prélever en fonction des (quatre) contraintes générales suivantes, habituelles dans le cadre de l'élaboration d'un corpus d'étude bilingue comme le nôtre : a) les exemples ne doivent pas être construits mais attestés ; b) les auteurs des sources textuelles doivent être francophones natifs ou assimilés et ceux des traductions correspondantes polonophones natifs ou assimilés ; c) divers types/genres de textes et registres de langue devront être représentés *in fine* ; d) l'espace de temps finalement couvert devra être suffisamment étendu. Et c'est ainsi que nous avons prélevé nos occurrences, jusqu'à présent, chez Amélie Nothomb, Georges Simenon, Marcel Proust, Philippe Delerm, Anna Gavalda, Gérard De Villiers, Jean Giono, Frédéric Dard, François-Marie Banier, Cizia Zykë, Daniel Pennac, Marc Levy, Philippe Adler, Françoise Sagan, Bernard Noël, Pierre Rey et bien d'autres encore.

S'agissant, plus particulièrement, du mode de prélèvement, nous nous sommes fixé comme ligne de conduite d'extraire les items en contexte large, c'est-à-dire en retenant suffisamment de matière cotextuelle afin de prévenir toute difficulté de

compréhension ou d'interprétation relativement à l'ICP ou au CRPD. Voici un exemple de prélèvement en français :

- (28) Par malheur, il faisait très chaud. Le Hollandais avait tombé la veste et sa chemise arborait aux aisselles de vastes auréoles de sueur. Je vis Fubuki changer de figure. Elle s'efforça de parler normalement, comme si elle ne s'était aperçue de rien (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, Le Livre de Poche, 1999, p. 110).

Or, si, malgré cela, le jeu référentiel des pronoms personnels ne parvient pas à se résoudre de lui-même, comme cela est le cas dans l'item qui suit, nous nous arrogeons alors le droit, afin de ne pas devoir prélever plus largement encore, de remplacer les pronoms en question par leur antécédent, lequel est alors dûment porté entre crochets :

- (29) [Mlle Chavaigne] prit [Hazel] par la main et l'entraîna dehors. [...] [Loncours] sortit donc sur le pas de la porte du manoir et les observa de loin. [...] – Pas seulement. J'aimerais vivre ici avec vous. – Ce serait le plus beau cadeau d'anniversaire que vous pourriez m'offrir. Au loin, Loncours vit la pupille esquisser des gestes d'enthousiasme. « Tout est perdu. Elle sait, maintenant », pensa-t-il (Amélie Nothomb, *Mercurie*, Le Livre de Poche, 1998, p. 178-180).

Enfin, les occurrences ainsi prélevées dans les œuvres francophones au fur et à mesure de nos lectures étant (presque) immédiatement recherchées dans les traductions polonophones correspondantes, notre corpus d'étude s'établit progressivement en se présentant de manière juxtalinéaire bilingue (français-polonais), comme dans les trois paires d'items suivantes (lesquelles représentent les entrées [11-13] effectives du corpus) :

- (30) [11a] Mange à peine, car tu dois rester mince, non pas pour le plaisir de voir les gens se retourner sur ta silhouette dans la rue – ils ne le feront pas – mais parce qu'il est honteux d'avoir des rondeurs (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 96).
[11b] Jedz tylko trochę, bo musisz pozostać szczupła – nie po to, żeby ludzie oglądali się za tobą na ulicy – ale dlatego, że to wstyd mieć tu i ówdzie krągłości (p. 55).
- (31) [12a] Pour le cas très improbable où tu ferais un mariage d'amour, tu serais encore plus malheureuse, car tu verrais ton mari souffrir (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 98).
[12b] Gdybyś jednak przypadkiem, co jest bardzo mało prawdopodobne, zawarła małżeństwo z miłości, będziesz jeszcze bardziej nieszczęśliwa, widząc, jak twój mąż cierpi (p. 56).
- (32) [13a] J'observais son comportement quand elle avait affaire à un célibataire [...]. Dans mon lexique intérieur, j'avais appelé ça « la parade nuptiale de mademoiselle

Mori ». Il y avait quelque chose de comique à regarder mon bourreau se livrer à ces singeries qui diminuaient tant sa beauté que sa classe (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 106).

[13b] Obserwowałam jej zachowanie, kiedy miała do czynienia z nieżonatym mężczyzną [...]. W moim wewnętrznym słowniczku nazwałam to zjawisko „wesołą paradą panny Mori”. Przyglądanie się, jak mój kat robi te małe grymasy, które obniżają zarówno jej urodę, jak klasę, miało w sobie coś komicznego (p. 61).

3.2. Protocole expérimental

Nous l'avons déjà dit, le cadre dans lequel nous nous intéressons à l'ICP aujourd'hui est celui de la traduction, ce type de construction, si répandu en français, n'existant pas en polonais, en effet. Or, les textes polonais montrant au moins huit manières différentes de rendre l'ICP, à la tête desquelles la subordonnée *jak P* avec son taux de sortie de plus de 50%, une première question méritera, selon nous, toute l'attention des linguistes (à tout le moins des spécialistes de la traduction), à savoir : comment le traducteur choisit-il dans la pratique ?

Afin (d'essayer) de répondre à cette épineuse question, nous avons choisi de prendre comme cadre théorique le protocole traductologique d'Eugeniusz Ucherek (1982). Établie, à l'origine, en vue de la description contrastive des prépositions du français avec celles du polonais, cette méthode, en effet, a déjà été reprise, par la suite, pour être appliquée avec succès à l'analyse confrontative d'autres constructions françaises, notamment le gérondif (Kaufman, 1997) et les compléments circonstanciels construits à partir des noms ayant trait aux parties de la journée (Ucherek, 2002).

Inspirée, notamment, des réflexions de Bausch (1970, 1971), de Bogusławski (1976) et de Perrot (1974), la méthode en question se fonde sur la comparaison entre les textes originaux et leur(s) traduction(s). Il va sans dire qu'une telle analyse est à la fois orientée et unidirectionnelle, ce qui, lorsque la langue de départ (celle du texte) coïncide avec la langue maternelle de l'auteur, nous permet, ainsi qu'au lecteur, de suivre la direction des interférences. Reprenant le constat de Perrot (1974), rappelons, en effet, que le *tertium comparationis* est un contenu sémantique et que, formellement parlant, celui-ci est différemment organisé dans les deux langues : « quand on confronte des textes dont l'un est la traduction de l'autre, on a en principe un ensemble commun de données d'expérience, qui est le contenu même du texte, et chacune des versions montre comment cette expérience se traduit en langue A et en langue B, dans les structures de A et dans les structures de B » (p. 223). Quant à la traduction de textes originaux, deux grands cas de figure (pour ne pas dire d'école) sont à distinguer : soit le travail est effectué par un chercheur (le but en est alors exclusivement métalinguistique), soit il est mené par un autre (type

de) traducteur dans un autre but (c'est-à-dire non métalinguistique) et les produits ainsi obtenus fonctionnent alors comme de véritables textes dans l'univers culturel de la langue d'arrivée – c'est précisément cette deuxième possibilité que propose de retenir Eugeniusz Ucherek afin que soit garantie l'objectivité de l'analyse.

4. PREMIÈRES ANALYSES, PREMIERS RÉSULTATS

Le détail de notre corpus d'étude et du protocole expérimental de notre recherche derrière nous, passons à la troisième et dernière partie de notre contribution, où, après avoir présenté le prétraitement linguistique que nous appliquons systématiquement aux items nouvellement prélevés (3.1) et esquissé l'image générale de la typologie et de la fréquence d'emploi des différentes options de traduction présentes dans nos relevés (3.2), nous tâcherons de donner corps au protocole Ucherek en l'appliquant concrètement à une poignée d'occurrences représentatives (3.3).

4.1. Prétraitement linguistique des items

L'opération en question consiste à trier les nouvelles occurrences avant, le cas échéant, de les intégrer au corpus d'étude général. Dans les faits, un premier tamisage des items doit permettre de n'en retenir que les ICP prototypiques (en revoir la définition exemplifiée dans l'introduction), lesquelles alimenteront alors le corpus dit « primaire »⁴ (couleur attitrée dans nos relevés : le noir) et dont voici quelques nouveaux exemples :

- (33) (a) Mademoiselle, je vais vous laisser seule avec ma pupille pour que vous puissiez faire sa connaissance. N'ayez crainte, elle est inoffensive. Vous me rejoindrez au fumoir quand vous aurez fini. Le Capitaine quitta la pièce. On entendit l'escalier grincer sous ses pieds (Amélie Nothomb, *Mercury*, 1998, Le Livre de Poche, p. 15-16).
 (b) Zostawiam panią teraz z moją wychowanką, tak byście mogły zawrzeć ze sobą znajomość. Proszę się nie obawiać, jest niegroźna. Kiedy się już poznacie, niech pani zajrzy do mnie do palarni. Kapitan wyszedł z pokoju. Françoise usłyszała trzeszczenie schodów pod jego stopami (p. 14).
- (34) (a) Pendant que la jeune fille avait le thermomètre en bouche, l'infirmière songea à lui poser des questions. Hélas, elle supposa qu'un des sbires de Loncours le

⁴ Sur les 1 113 items d'ores et déjà recueillis, ledit (sous-)corpus se compose de la totalité des items effectivement analysés à ce jour, soit 785. Pour des raisons d'ordre pratique, en effet, nous avons décidé, à ce stade (préliminaire) de l'étude, de ne traiter complètement que les items contenant des ICP prototypiques.

remplaçait à son poste d'écoute. Il fallait d'ailleurs espérer qu'on ne l'avait pas vue sortir du fumoir (Amélie Nothomb, *Mercurie*, 1998, Le Livre de Poche, p. 67).

(b) Kiedy dziewczyna trzymała w ustach termometr, pielęgniarka zastanawiała się, czy może zadać jej kilka pytań. Niestety, prawdopodobnie jeden z goryli zastąpił Loncoursa w podsłuchiowaniu. Cała nadzieja w tym, że nikt nie widział jej wychodzącej z palarni (p. 54).

(35) (a) Je filai sans demander mon reste jusqu'au débarras dont je possédais la clef et revins en courant de mes jambes flageolantes, les bras chargés de rouleaux. Monsieur Omochi me regarda les placer, me hurla quelque chose qui ne devait pas être un compliment, me jeta dehors et s'isola dans le cabinet ainsi pourvu (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 152-153).

(b) Niewiele myśląc, pobiegłam do pakamery, do której miałam klucze, i na uginających się nogach wróciłam pędem, taszcząc w ramionach rolki papieru. Pan Omochi popatrzył, jak je zakładałam, wrzasnął coś, co zapewne nie było komplementem, wyrzucił mnie na korytarz, a sam odizolował się w świeżo zaopatrzonej kabinie (p. 88).

Le deuxième tamisage des items nouvellement prélevés, opéré, quant à lui, dans les « restes » du précédent, doit permettre, cette fois-ci, de n'en retenir que les ICP non prototypiques, lesquelles alimenteront alors le corpus dit « secondaire » (couleur attirée dans nos relevés : le bleu). Si les ICP non prototypiques sont bien des ICP, elles ne correspondent pas strictement, en revanche, au schème syntactico-sémantique SN₁₁ V₁ [SN₂₂ V₂]_{ICP}. En voici quelques exemples issus de nos relevés, et classés selon l'écart qu'ils accusent par rapport au canon de l'ICP :

– SN₂ ne précède pas V₂ mais le suit :

(36) (a) Cette explication était tellement juste que je vis ployer le corps de ma supérieure (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 122).

(b) To spostrzeżenie było trafne: moja przelożona zachwiała się (p. 68).

– SN₂ n'est pas réalisé (quand il pourrait l'être) :

(37) (a) L'infirmière brûlait de demander à la jeune fille si elle avait entendu parler de la précédente maîtresse de Loncours (Amélie Nothomb, *Mercurie*, 1998, Le Livre de Poche, p. 62).

(b) Pielęgniarkę aż korciło, by zapytać dziewczynę, czy doszły ją może jakieś słuchy o poprzedniej kochance Loncoursa (p. 51).

– V₂ n'est pas réalisé (quand il pourrait l'être) :

(38) (a) Je ne vous comprends pas. Il n'y a personne sur cette île. Si nous nous promenions, personne ne pourrait vous voir⁵. Vous n'avez rien à craindre (Amélie Nothomb, *Mercurie*, 1998, Le Livre de Poche, p. 62).

⁵ L'un de nos évaluateurs anonymes nous a demandé de bien vouloir expliquer comment nous prenons la décision d'inclure ou non ce type d'items dans le corpus secondaire de notre étude, ce qui revient à nous demander, en somme, pourquoi nous considérons qu'il s'agit là d'une ICP non proto-

(b) Nie rozumiem pani uporu. Ta wyspa jest niezamieszka, na spacerze nikt by pani nie zobaczył. Nie ma się czego obawiać (p. 51).

– V1 n'est pas tensé mais à l'infinif, qu'il constitue (39) ou non (40) la tête d'un syntagme supérieur (enchâssement direct au niveau de P) :

(39) (a) Il faut préciser qu'elle mange à peine. La voir vomir alors qu'elle est si frêle m'inquiète beaucoup. À près de vingt-trois ans, sa physiologie demeure celle d'une adolescente (Amélie Nothomb, *Mercur*, 1998, Le Livre de Poche, p. 14).

(b) Przy czym trzeba dodać, że ona w ogóle niewiele jada. Widok jej wymiotującej – zważywszy jak jest wątła – bardzo mnie zaniepokoił. Choć ma już prawie dwadzieścia trzy lata, jej fizjologia jest ciągle fizjologią nastolatki (p. 13-14).

(40) (a) Mon père était marin-pêcheur, ma mère institutrice. J'aime vivre au bord de la mer. J'aime voir les bateaux arriver au port. Cela me donne l'impression de connaître le monde (Amélie Nothomb, *Mercur*, 1998, Le Livre de Poche, p. 25).

(b) Mój ojciec był marynarzem i rybakiem, matka nauczycielką. Lubię żyć nad morzem. Lubię patrzeć na wpływające do portu kutry. Wydaje mi się wtedy, że poznaję świat (p. 21-22).

– SN2 ne se cliticise pas sur V2 mais sur V1 :

(41) (a) – Que vous préparez-vous donc à dire à ma pupille ? – Vous le savez bien. – Je veux vous l'entendre dire (Amélie Nothomb, *Mercur*, 1998, Le Livre de Poche, p. 173).

(b) – Cóż zamierzała pani powiedzieć mojej podopiecznej? – Dobrze pan wie. – Chciałbym to usłyszeć od pani (p. 137).

Et c'est ainsi que nous en arrivons à la troisième et dernière phase du processus de contrôle des nouveaux prélèvements. Ce faisant, soit les items en question révèlent des structures perceptives autres que l'ICP (prototypique ou non), comme la complétive *que* P (42), la RCP (43), un syntagme nominal prédicatif complément d'objet (44) ou un syntagme nominal à élargissement prédicatif de l'objet (45), et celles-ci alimenteront alors le corpus dit « tertiaire » (couleur attirée dans nos relevés : le rouge), soit les structures constatées sont étrangères à la perception, comme cela est le cas de *laisser* suivi d'un infinitif (46), et sont alors exclues du corpus d'étude (couleur et police attirées dans nos relevés : le gris barré) :

(42) (a) Il m'attrapa comme King Kong s'empare de la blondinette et m'entraîna à l'extérieur. J'étais un jouet entre ses bras. Ma peur atteignit son comble quand je

typique, où la reprise à l'infinif du verbe principal eut été possible : *Si nous nous promenions, personne ne pourrait vous voir (en train de) nous promener/le faire*. Nous partons du postulat strictement perceptif ou cognitif (au sens de R.W. Langacker) que dans la réalité qui est la nôtre, la vue d'une personne implique notamment celle de son ancrage spatio-temporel – et, cela, dans ses dimensions statives (habillement, bijoux, couleur des yeux, coupe de cheveux, etc.) comme dynamiques (ce qu'elle fait, comment elle le fait, avec qui, etc.) ; autrement dit, qu'il est naturellement impossible à l'œil, au regard humain de voir cette personne *in abstracto*, découpée de la réalité, d'où le fait qu'à une assertion comme « j'ai vu Paul, ce matin », il sera toujours possible de répliquer : « où ?/il était seul ?/il a toujours le même pantalon ?/que faisait-il ?/comment était-il habillé ?/avec qui était-il ?/à pied, en voiture, en bus ?/... ».

- vis qu'il m'emportait aux toilettes des messieurs. Me revinrent à l'esprit les menaces de Fubuki : « Vous ne savez pas ce qui pourrait vous arriver ». Elle n'avait pas bluffé. J'allais payer pour mes péchés. Mon cœur cessa de battre. Mon cerveau écrivit son testament (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 151).
- (b) Złapał mnie jak King Kong blondyneczkę i wyciągnął na korytarz. Byłam zabawką w jego rękach. Mój strach sięgał szczytu, kiedy zorientowałam się, że wlecze mnie do męskiej toalety. Przypomniały mi się groźby Fubuki: „Nie wie pani, co może panią spotkać”. Nie blefowała. Zapłacę za swoje grzechy. Serce zamarło mi w piersi. Mózg zaczął spisywać testament (p. 87).
- (43) (a) Les deux amies montèrent sur le rafirot. La cadette, livide, contemplait l'île qui s'éloignait. L'aînée, radieuse, regardait la côte qui s'approchait (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 167).
- (b) Obie przyjaciółki wsiadły do łodzi. Młodsza ze śmiertelnie bladą twarzą wpatrywała się w nikoną w oddali wyspę. Starsza rozpromieniona patrzyła na zbliżający się brzeg (p. 131).
- (44) (a) Par exemple, même quand tu seras isolée aux toilettes pour l'humble besoin de soulager ta vessie, tu auras l'obligation de veiller à ce que personne ne puisse entendre la chansonnette de ton ruisseau : tu devras donc tirer la chasse sans trêve (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 95-96).
- (b) Na przykład, kiedy znajdziesz się na osobności w toalecie z przyziernego powodu ulżenia pęcherzowi, musisz czuwać nad tym, by nikt nie usłyszał ciurkania twojej strużki: będziesz zatem zmuszona bez przerwy spuszczać wodę (p. 55).
- (45) (a) L'espace d'un instant, je me demandais en quoi il était plus gênant, pour un cadre, de voir une cuvette souillée par un membre extérieur à sa compagnie que par un collègue (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 131).
- (b) Przez chwilę zastanawiałam się, czemu dla pracownika Yumimoto bardziej krępujące było patrzeć na miskę zabrudzoną przez osoby spoza przedsiębiorstwa niż przez kogoś z kolegów (p. 75).
- (46) (a) Vers dix-huit heures, après m'être lavé les mains, j'allai serrer celles de quelques individus qui, à des titres divers, m'avaient laissé entendre qu'ils me considéraient comme un être humain (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 185).
- (b) Około osiemnastej umyłam ręce i poszłam uściskać dłoń tym kilku osobom, które przy różnych okazjach dały mi odczuć, że uważają mnie za istotę ludzką (p. 106).

4.2. Image synthétique du corpus prétraité (typologie et fréquence des options de traduction)

Pratiquement, une fois effectué le tri des items entrants en vue de leur éventuelle intégration au corpus d'étude général, nous revenons au corpus primaire, celui des ICP prototypiques, plus exactement à la partie polonophone de ce dernier, afin, dans

un premier temps, d'en répartir les nouveaux items suivant leurs catégories grammatico-syntaxiques respectives et de mettre à jour les taux de sortie (exprimés en pourcentages) desdites catégories.

Or, à ce jour, notre corpus primaire témoigne d'au moins huit traductions différentes de l'ICP française en polonais, parmi lesquelles des structures complétives à tête verbale, telles que SN1 V1, *jak* P (47)/*że* P (48)/*żeby* P (51)/*gdy* P (54), ou à tête nominale (avec ou sans expansion), telles que SN1 V1 SN2 Ppt (49)/SN2 ADJ (50)/NC (52)/PPt SN2 (53), l'option se démarquant le plus nettement de toutes les autres en termes de fréquence étant celle de la proposition subordonnée *jak* P :

– SN1 V1, *jak* P (taux de sortie : 52%)⁶

(47) (a) Plusieurs heures après, la délégation s'en alla. La voix tonitruante de l'énorme monsieur Omochi cria : – Saito-san ! Je vis monsieur Saito se lever d'un bond, devenir livide et courir dans l'antre du vice-président (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 19).

(b) Po kilku godzinach delegacja wyszła. Grzmiący głos olbrzymiego pana Omochi zakrzyknął: – Saito-san! Zobaczyłam, jak pan Saito zrywa się z miejsca, robi się trupio błądy i biegnie do jaskini wiceprezesa (p. 12).

– SN1 V1, *że* P (taux de sortie : 9%)

(48) (a) Dans la panique générale, personne ne me vit fuir en emportant une créature au visage caché (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 111).

(b) W ogólnym rozgardiaszu nikt nie zauważył, że uciekam, unosząc czyjeś ciało z zasłoniętą twarzą (p. 87).

– SN1 V1 SN2 Ppt (taux de sortie : 9%)

(49) (a) Et à Nœud, personne ne vous a vu l'embarquer sur le rafiot ? (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 118).

(b) A czy w Noeud nikt nie zauważył pana wnoszącego ją na pokład łodzi? (p. 93).

– SN1 V1 SN2 ADJ (taux de sortie : 5%)

(50) (a) Pendant les dix années que nous avons passées ensemble, je ne l'ai presque jamais vue sourire. Elle allait parfois s'asseoir au bord de la mer. Elle regardait l'horizon pendant des heures (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 123).

(b) – Przez te dziesięć lat, jakie z sobą spędziliśmy, prawie nigdy nie widziałem jej uśmiechniętej. Niekiedy siadywała nad brzegiem oceanu i całymi godzinami wpatrywała się w horyzont (p. 96).

– SN1 V1, *żeby* P (taux de sortie : 5%)

(51) (a) Je ne l'ai jamais vue s'asseoir au bord de la mer et regarder l'horizon (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 124).

⁶ Les taux de sortie ici annoncés des différentes traductions de l'ICP française constatées en polonais sont calculés sur la base évolutive des 785 items du corpus primaire actuel (voir la note de bas de page n° 4).

(b) Nigdy nie widziałem, żeby siadywała nad brzegiem morza i wpatrywała się w horyzont (p. 97).

– SN1 V1 NC (taux de sortie : 5%)

(52) (a) – Mademoiselle, je vais vous laisser seule avec ma pupille pour que vous puissiez faire sa connaissance. N'ayez crainte, elle est inoffensive. Vous me rejoindrez au fumoir quand vous aurez fini. Le Capitaine quitta la pièce. On entendit l'escalier grincer sous ses pieds (Amélie Nothomb, *Mercur*, 1998, Le Livre de Poche, p. 15-16).

(b) – Zostawiam panią teraz z moją wychowanką, tak byście mogły zawrzeć ze sobą znajomość. Proszę się nie obawiać, jest niegroźna. Kiedy się już poznacie, niech pani zajrzy do mnie do palarni. Kapitan wyszedł z pokoju. Françoise usłyszała trzeszczenie schodów pod jego stopami (p. 14).

– SN1 V1 P Pt SN2 (taux de sortie : 5%)

(53) (a) J'étais en plein exercice de défenestration quand un nouveau drame éclata. J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. Ce ne pouvait être que Fubuki ; pourtant, ce n'était pas le bruit net et rapide de ma tortionnaire poussant l'huis (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 150).

(b) Byłam właśnie w trakcie rzucania się przez okno, gdy wybuchł nowy dramat. Usłyszałam otwierające się za moimi plecami drzwi. Mogła to być tylko Fubuki; nie był to jednak szybki i czysty dźwięk, z jakim zwykła wkraczać moja oprawczyni (p. 86).

– SN1 V1, *gdy* P (taux de sortie : 5%)

(54) (a) Orpheline aisée, Mlle Langlais était une jeune personne très courtisée. Je n'avais aucune chance. Et puis, il y a eu cet accident providentiel. Un député était de passage en Guadeloupe et un bal avait été organisé en son honneur. Le tout-Pointe-à-Pitre y était convié [...]. Je la regardais danser, hébété et désespéré. Qui, mieux que le vieillard amoureux, connaît la torture d'avoir sous les yeux l'inaccessible absolu ? (Amélie Nothomb, *Mercur*, 1998, Le Livre de Poche, p. 109-110).

(b) Panna Langlais, zamożna sierota, była młodą osobką cieszącą się wielkim powodzeniem. Nie miałem u niej żadnych szans. A później zdarzył się ten opatrnościowy wypadek. Na Gwadelupę zawitał pewien deputowany i na jego cześć wydano bal. Zaproszona została cała śmietanka Pointe-à-Pitre [...]. Oglupiały i zrozpaczony przyglądałem się jej, gdy tańczyła. Tylko zakochany starzec może doświadczyć takiej tortury, mając przed oczyma niedościgniony ideał (p. 86).

Notons, au passage, que notre corpus primaire a révélé une neuvième technique de traduction, moins attendue que les précédentes, où l'ICP et, plus largement, le CRPD qui l'accueille sont rendus au moyen d'une séquence étrangère, quant à elle, à la perception (taux de sortie : 5%) :

(55) (a) À partir de *Carmilla*, vous auriez pu avoir des conversations délectables avec ma pupille. Tandis qu'avec cette dernière livraison, je ne vois rien d'intéressant se

profiler à l'horizon : *L'Astrée* – ma parole, Hazel est sans doute la dernière personne qui lit encore Honoré d'Urfé ! (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 131).

(b) Przecież na podstawie *Carmilli* mogłybyście uciąć z moją podopieczną cudowną pogawędkę. Bo po tej ostatniej dostawie nie spodziewam się jakiejś specjalnej gratki: *Astrea* – słowo daję, Hazel jest chyba ostatnią osobą na świecie, która czyta jeszcze Honorého d'Urfé! (p. 103-104).

4.3. Application du protocole Ucherek⁷

Le corpus primaire ayant été actualisé, nous en réinvestissons aussitôt les dernières occurrences entrées (plus précisément leurs traductions en polonais) afin de les confronter, finalement, au protocole Ucherek (arrangé pour les besoins de l'étude). Concrètement, chaque item est ainsi soumis à une série de trois questions, toujours les mêmes et toujours posées dans le même ordre.

Et voici venu le moment de présenter le questionnaire dans la logique même de sa progression. Soit les exemples suivants :

- (56) (a) Par malheur, il faisait très chaud. Le Hollandais avait tombé la veste et sa chemise arborait aux aisselles de vastes auréoles de sueur. Je vis Fubuki changer de figure. Elle s'efforça de parler normalement, comme si elle ne s'était aperçue de rien (Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, 1999, Le Livre de Poche, p. 110).
 (b) Na nieszczęście było bardzo gorąco. Holender zdjął marynarkę i pod pachami jego koszuli dały się dostrzec rozległe plamy potu. Zobaczyłam, jak Fubuki zmienia się na twarzy. Starła się mówić normalnie, jakby niczego nie zauważyła (p. 63).
- (57) (a) Orpheline aisée, Mlle Langlais était une jeune personne très courtisée. Je n'avais aucune chance. Et puis, il y a eu cet accident providentiel. Un député était de passage en Guadeloupe et un bal avait été organisé en son honneur. Le tout-Pointe-à-Pitre y était convié [...]. Je la regardais danser, hébété et désespéré. Qui, mieux que le vieillard amoureux, connaît la torture d'avoir sous les yeux l'inaccessible absolu ? (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 109-110).
 (b) Panna Langlais, zamożna sierota, była młodą osobką cieszącą się wielkim powodzeniem. Nie miałem u niej żadnych szans. A później zdarzył się ten opatrnościowy wypadek. Na Gwadelupę zawitał pewien deputowany i na jego cześć wydano bal. Zaproszona została cała śmietanka Pointe-à-Pitre [...]. Ogłupiały i zrozpaczony przyglądałem się jej, gdy tańczyła. Tylko zakochany starzec może doświadczyć takiej tortury, mając przed oczyma niedościgniony ideał (p. 86).
- (58) (a) Je ne l'ai jamais vue s'asseoir au bord de la mer et regarder l'horizon (Amélie Nothomb, *Mercure*, 1998, Le Livre de Poche, p. 124).

⁷ La procédure que nous nous apprêtons à décrire et illustrer ici n'ayant, pour le moment, été effectivement appliquée qu'à un nombre réduit d'items du corpus primaire, nous n'avons pas encore pu en établir de statistiques significatives.

(b) Nigdy nie widziałem, żeby siadywała nad brzegiem morza i wpatrywała się w horyzont (p. 97).

1^{ère} question

Le traducteur avait-il le choix entre différentes structures ?

Précisons d'emblée que suivant le protocole Ucherek, cette question n'est pas à polarité sémantique mais syntaxique. En d'autres termes, il s'agit de savoir si, au moment du passage vers le polonais, le site d'accueil en tant que tel – i.e. le cotexte immédiat de la traduction en cours – offrait différentes options structurellement parlant.

À ce stade, si la réponse est négative, c'est-à-dire s'il est jugé que le traducteur n'avait pas d'autre choix que celui constaté, l'item est alors étiqueté comme exemple de contrainte syntaxique (selon la terminologie Ucherek) puis classé. Tel est le cas pour (58b), par exemple, où la sortie de « żeby » n'est pas du ressort du traducteur mais résulte du positionnement de la négation verbale « nie » sur V1, suivant l'alternance en polonais : *widzieć, że.../nie widzieć, żeby...* (voir notamment Topolińska (1998) à ce sujet)⁸. Notons qu'à ce jour, nous n'avons pas recensé d'autre représentant de ce type de contrainte dans nos relevés.

Si, au contraire, la réponse est positive, comme pour (56b) et (57b), où « jak » et « gdy » se montrent respectivement interchangeables – d'un point de vue strictement formel – avec « że » (59) et « kiedy » (60), nous passons alors à la question n° 2 :

(59) Zobaczyłam, że Fubuki zmienia się na twarzy.

(60) Oglądały i zrozpaczony przyglądałem się jej, kiedy tańczyła.

2^e question

Les différentes structures à disposition sont-elles sémantiquement équivalentes ?

Pour le dire autrement, y-a-t-il une différence de sens, si ténue soit-elle, entre (56b) et (59), d'une part, et entre (57b) et (60), d'autre part ?

⁸ Précisons, s'il en était besoin, que la structure *nie widzieć, że...*, laquelle existe pourtant bien, ne saurait compter – sauf grave faute d'inattention, pour ne pas dire incompétence, de sa part – parmi les choix s'offrant effectivement au traducteur lors du passage au polonais, et pour cause : ladite structure correspond non pas à la négation de l'ICP (*je ne l'ai jamais vue s'asseoir au bord de la mer et regarder l'horizon > nigdy nie widziałem, żeby siadywała nad brzegiem morza i wpatrywała się w horyzont*) mais à celle de la subordonnée *que P* (*je n'ai jamais vu qu'elle s'asseyait au bord de la mer et (qu'elle) regardait l'horizon > nigdy nie widziałem, że siadywała nad brzegiem morza i wpatrywała się w horyzont*). De ce fait, la structure *nie widzieć, żeby...* est bien syntaxiquement contrainte par rapport à *widzieć, że...*

Si oui, c'est-à-dire s'il est estimé que le traducteur a opéré un choix sémantiquement motivé entre différentes structures envisageables, l'item est alors étiqueté comme exemple de contrainte sémantique (suivant la terminologie Ucherek) puis classé. Tel est le cas pour le premier tandem susmentionné, par exemple, où le « jak » de (56b), qui véhicule une perception sensorielle (en l'occurrence visuelle) pure, brute, naïve, non analysée, un peu à la façon d'un tableau d'impressionniste, colle bien plus à l'ICP (et au CRPD qui l'accueille) de (56a) que le « ze » de (59), qui, quant à lui, pose un contenu de perception raisonné, analysé, conscient en pré-supposant que le L/S en valide la vérité. Or, c'est bien là l'opposition que la grammaire polonaise désigne par l'expression « *niefaktywne jak/faktywne ze* », d'où le choix éclairé du traducteur.

Sinon, c'est-à-dire s'il est admis que le traducteur n'a pas opéré de choix sémantiquement motivé entre diverses structures possibles, comme cela semble être le cas pour le second duo précité, par exemple, où le « *gdy* » de (57b) et le « *kiedy* » de (60) paraissent très proches l'un de l'autre, pour ne pas dire équivalents, l'item est alors étiqueté comme exemple de contrainte stylistique (d'après la terminologie Ucherek) puis analysé plus avant dans le cadre de la question n° 3.

3^e question

De quel type de contrainte stylistique s'agit-il ?

Indiquons d'emblée que la version originale du protocole Ucherek ne prévoit pas cette question avancée ; il s'agit d'un ajout, d'une adaptation de notre fait.

Ainsi, pour revenir à la paire (57b, 60), il nous a paru linguistiquement profitable, en effet, d'indiquer que la contrainte stylistique engagée était plus précisément relative au registre de langue convoqué, tant il est vrai que tout locuteur/scripteur natif du polonais sent, comprend instinctivement, quand il ne l'apprend pas en classe de grammaire, que l'emploi de *gdy* se veut plus littéraire (ou écrit) que celui de *kiedy*, lequel incarne idéalement le style l'oral – y compris, cela va de soi, à l'écrit.

Notons qu'à ce jour, nous n'avons pas recensé d'autres types de contraintes stylistiques dans nos relevés, même si nous sommes convaincus que beaucoup d'autres facteurs, notamment d'ordre phonétique ou prosodique, sont susceptibles d'influencer, pour ne pas dire dicter, l'écrit(ure).

5. CONCLUSION

Le protocole Ucherek nous a séduits pour au moins ce qui suit : d'abord, il ne s'agit pas d'une méthode d'analyse théorique en langue mais pratique en discours ; ensuite, sa composition tridimensionnelle (contrainte syntaxique, sémantique ou

stylistique) en fait, à nos yeux, une théorie à fort potentiel d'application et, cela, en didactique comme en linguistique appliquée ; enfin, ce protocole nous semble pouvoir venir épauler (la science qu'est) la traductologie dans ses interrogations actuelles.

Le travail de recherche que nous présentons ici, cela va sans dire, en est à ses balbutiements, même si au moins trois premiers résultats peuvent être soulignés : d'abord, le polonais a plus de huit structures en stock pour rendre l'ICP française, ce qui, s'il en était besoin, rappelle la richesse de cette langue ; ensuite, il se dessine que la contrainte pesant le plus souvent sur les épaules du traducteur au moment du passage vers le polonais est d'ordre sémantique, devant ses homologues stylistique et syntaxique ; enfin, les constats précédents montrent ensemble à quel point la traduction n'est pas un exercice libre mais fondamentalement contraint.

Pour finir, avouons que nous entendons, à plus ou moins long terme, parvenir à prédire avec exactitude les co(n)textes de sortie respectifs des huit structures en question afin, le cas échéant, d'en tirer une aide didactique suffisamment probante pour être utilisée en Polonais Langue Étrangère (PLE) – et, pourquoi pas, en Polonais Langue Maternelle (PLM).

BIBLIOGRAPHIE

- Bausch, K.-R. (1970). Qualité en traduction et linguistique dite « différentielle ». *Babel*, XVI, 13-20.
- Bausch, K.-R. (1971). Linguistique comparative, linguistique appliquée et traduction. *Meta : Journal des traducteurs*, 16 (1-2), 45-55.
- Bogusławski, A. (1976). Problem *tertium comparationis* w porównaniu lingwistycznym. *Kwartalnik Neofilologiczny*, XXIII (3), 295-300.
- Hatcher, A.G. (1944). Je le vois sourire ; Je le vois qui sourit ; Je le vois souriant. *Modern Language Quarterly*, V, 3, 275-301 ; V, 4, 387-405.
- Kaufman, S. (1997). De quelques traductions obliques du gérondif français en polonaise. *Romanica Wratislaviensia*, XLIII, 5-21.
- Kleiber, G. (1988). Sur les relatives du type *Je le vois qui arrive*. *Travaux de linguistique*, 17, 89-115.
- Marsac, F. (2010 [2006]). *Les constructions infinitives régies par un verbe de perception* (Thèse de doctorat NR, version originale). Université Lille 3 : Atelier National de Reproduction des Thèses – ANRT.
- Miller, P., Lowrey, B. (2003). La complémentation des verbes de perception en français et en anglais. In : P. Miller, A. Zribi-Hertz (ed.), *Essais sur la grammaire comparée du français et de l'anglais*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, coll. « Sciences du Langage ».
- Perrot, J. (1974). Problèmes méthodologiques en description contrastive. *Études finno-ougriennes*, XI, 219-227.
- Schepping, M.-T. (1985). *The Structure of a Semantic Field: Verbs of visual Perception in German and French*. Foris Publications : Meaning and the Lexicon.
- Topolińska, Z. (1998). (Nie) widać, (nie) słyszać (z semantyki i składni czasowników percepcji zmysłowej). In : T.A. Agapkina (ed.), *Slovo i kul'tura*, t. 1. Moskva : Indrik, 288-295.
- Ucherek, E. (1981). Esquisse d'une méthode d'analyse contrastive des prépositions. *Romanica Wratislaviensia*, XVII, 85-86.
- Ucherek, E. (1982). Pour une description des prépositions susceptible d'applications en didactique des langues étrangères et en lexicographie bilingue. *Beitraege zur Romanischen Philologie*, XXI, 169-175.
- Ucherek, W. (2002). Les contrastes franco-polonais dans les circonstants temporels avec les noms des parties de la journée. *Romanica Wratislaviensia*, XLIX, 75-92.